

CLARENCE PITZ

D'OÙ PERSONNE NE REVIENT

« Un ailleurs qui frappe en plein cœur. Un récit d'une intensité rare, dont on ne revient pas indemne. »

Angéline Delcroix,
autrice de *Mémoires d'un expert psychiatre*

belfond **B** NOIR

CLARENCE PITZ

D'OÙ PERSONNE
NE REVIENT

belfond **B** NOIR

DE LA MÊME AUTRICE

ROMANS

La Parole du chacal, éditions IFS « Phénix Noir », 2020

Ineffaçables, éditions IFS « Phénix Noir », 2021 ; Folio Policier, 2025

Meurs, mon ange, éditions IFS « Phénix Noir », 2021 ; Folio Policier, 2024

Les Enfants du serpent, éditions IFS « Phénix Noir », 2023 ; Folio Policier, 2026

LIVRE JEUNESSE

La Malédiction, éditions Auzou, 2024

SOMMAIRE

Titre

De la même autrice

Prologue - Pondichéry, Inde, été 2005

Chapitre 1 - Vingt ans plus tard, île de la Sentinelle, golfe du Bengale, août 2025

Chapitre 2

Chapitre 3 - Bruxelles, quatorze mois auparavant, juin 2024

Chapitre 4 - Août 2025

Chapitre 5 - Été 2005

Chapitre 6 - Août 2025

Chapitre 7 - 2013

Chapitre 8 - Août 2025

Chapitre 9 - Juin 2024

Chapitre 10 - Août 2025

Chapitre 11 - Février 2025

Chapitre 12 - Août 2025

Chapitre 13 - Le Zoute, côte belge, août 2025

Chapitre 14 - Août 2025

Chapitre 15 - Territoire jarawa, îles Andaman, 2022

Chapitre 16 - 2025

Chapitre 17 - Août 2025

Chapitre 18 - Août 2025

Chapitre 19 - Été 2005

Chapitre 20 - Août 2025

Chapitre 21 - 2016

Chapitre 22 - Août 2025

Chapitre 23 - 2022

Chapitre 24 - Août 2025

Chapitre 25 - Août 2025

Chapitre 26 - Août 2025

Chapitre 27 - Fin juillet 2024

Chapitre 28 - Août 2025

Chapitre 29 - Juin 2024

Chapitre 30 - Août 2025

Chapitre 31 - Fin juillet 2024

Chapitre 32 - Été 2005

Chapitre 33 - Trois jours plus tard, été 2005

Chapitre 34 - Le lendemain, été 2005

Chapitre 35 - Deux jours plus tard, été 2005

Chapitre 36 - Août 2025

Chapitre 37 - Fin juillet 2024

Chapitre 38 - Été 2005

Chapitre 39 - Une semaine plus tard, été 2005

Chapitre 40 - Fin juillet 2024

Chapitre 41 - Août 2025

Chapitre 42 - Août 2025

Chapitre 43 - Un mois auparavant, juillet 2025

Chapitre 44 - Juillet 2025

Chapitre 45 - Début août 2024

Chapitre 46 - Août 2025

Chapitre 47 - Août 2025

Chapitre 48 - Août 2025

Chapitre 49 - Mi-août 2024

Chapitre 50 - Deux heures plus tard, mi-août 2024

Chapitre 51 - Juillet 2025

Chapitre 52 - Trois heures plus tard, juillet 2025

Chapitre 53 - Août 2025

Chapitre 54 - Août 2025

Chapitre 55 - Août 2025

Chapitre 56 - Début août 2024

Chapitre 57 - Août 2025

Chapitre 58 - Août 2025

Chapitre 59 - Août 2025

Chapitre 60 - Août 2025

Chapitre 61 - Août 2025

Chapitre 62 - Août 2025, douze jours plus tôt

Chapitre 63 - Août 2025

Chapitre 64 - Août 2025

Chapitre 65 - Août 2025

Chapitre 66 - Août 2025

Chapitre 67 - Août 2025

Chapitre 68 - Août 2025

Chapitre 69 - Quatre jours auparavant

Chapitre 70 - Août 2025

Chapitre 71 - Août 2025

Chapitre 72 - Treize jours auparavant

Chapitre 73 - Vingt-trois ans auparavant

Chapitre 74 - Août 2025

Chapitre 75 - Vingt ans auparavant

Chapitre 76 - Août 2025

Chapitre 77 - Treize jours plus tard...

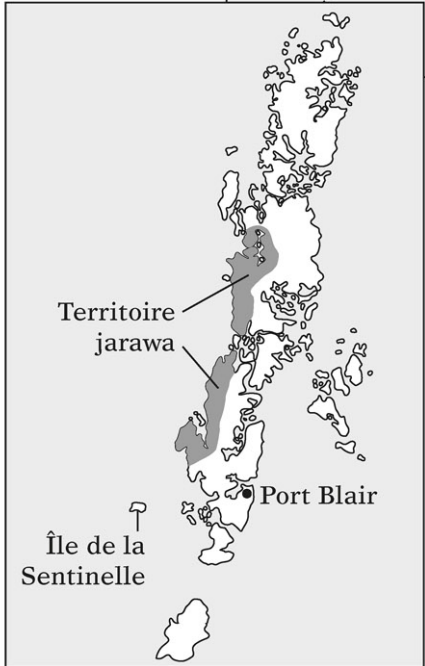
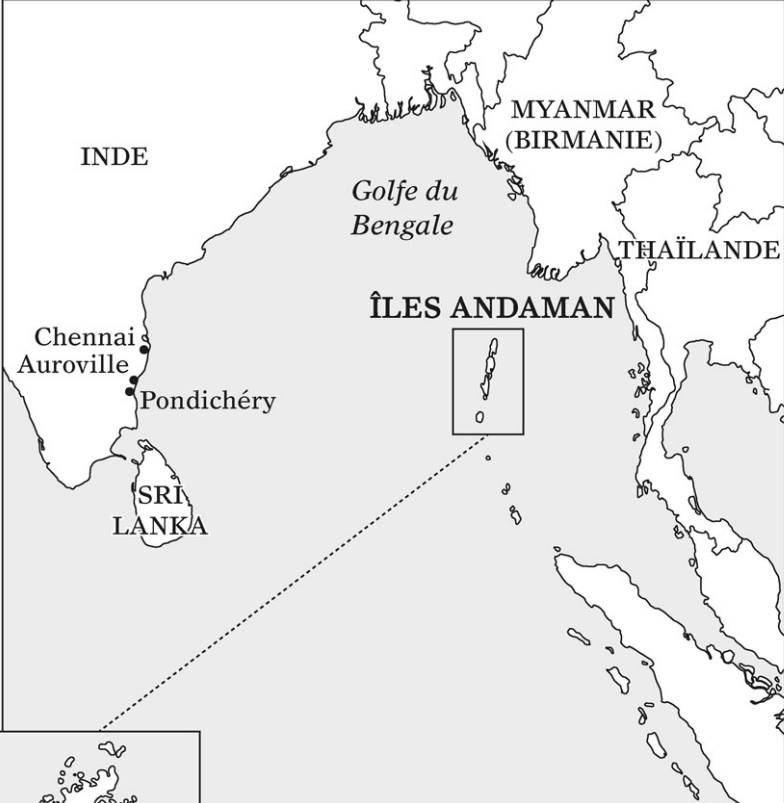
Chapitre 78 - Une heure plus tard...

Chapitre 79 - Quatorze jours auparavant

Épilogue - Vingt ans plus tard

Remerciements

Copyright



Prologue

Pondichéry, Inde, été 2005

Casquette vissée sur la tête, sac à dos sur les épaules, il longe d'un pas rapide le parc du Gouverneur, situé au cœur de la ville blanche.

À cette heure avancée de la nuit, les passants s'agglutinent encore autour des échoppes odorantes, s'empiffrent de poulet frit et se foutent du maïs grillé plein les dents. Les tuk-tuks jaune canari klaxonnent en leur frôlant les jambes et percutent les façades colorées de leurs phares timides. Dans ce capharnaüm urbain, personne ne prête attention à lui ni à l'enfant inerte enveloppé dans un drap qu'il tient dans ses bras.

Il se dirige vers la plage, les muscles tétanisés, sa chemise trempée de sueur. L'effervescence de la ville se dissout à mesure que se dressent de coquettes villas coloniales chargées de lauriers-roses. Les promeneurs se font plus rares. Sa présence moins discrète.

Son sang se glace.

Deux policiers étriqués dans leur uniforme beige marchent dans sa direction. Il serre plus fort l'enfant contre lui, fait mine de le consoler et poursuit sa sinistre route. Les deux hommes lui jettent un coup d'œil distrait avant de tourner les talons pour s'évaporer dans la nuit.

Putain de stress.

Il crache sa peur, matérialisée en un grailon épais qui s'écrase au pied d'un buisson de bougainvillier.

Inquiet à l'idée d'avoir été repéré, il gagne la Promenade Beach Road qui étend sa digue le long du golfe du Bengale en prenant soin de se tenir à l'écart d'un groupe de touristes et de leurs selfies. Il contourne une vache, chasse deux chiens errants, puis enjambe un mendiant endormi. Une fois sur la plage de Rock Beach, il affronte les arêtes vives des rocs noirs qui se dressent, fiers et forts, face à la mer.

L'atmosphère est douce, sereine, loin de l'agitation de la ville.

À cent mille lieues de la violence de ce qu'il s'apprête à commettre.

Il longe la côte par la droite et s'enfonce dans la noirceur des faubourgs. Peu à peu, les fragrances fraîches et enivrantes de White Town laissent place à des miasmes aigres. Les rochers perdent de leur sublime, accablés par une masse de déchets puants qui les recouvrent de toute leur souillure. Au sommet de cette butte de crasse, il atteint le quartier des pêcheurs, longe les bicoques aux façades lépreuses, respire les relents écoeurants des poissons évidés. Son estomac se noue sous la chaleur qui amplifie la puanteur. Il serre l'enfant contre lui, s'enivre de son odeur rassurante de shampoing et d'amande douce.

La nausée retombe.

Il sourit.

Il quitte le village et descend vers le bras de mer de River Mouth où il repère une dune qui surplombe l'estuaire d'une dizaine de mètres. Ce tertre étouffe sous les buissons touffus et surveille les alentours tel un mirador. En contrebas, des barques vides attendent le matin pour transporter les premiers touristes de l'autre côté de la rive.

Il est satisfait. Il a trouvé l'endroit idéal pour se débarrasser du corps.

Il grimpe en s'essoufflant jusqu'au sommet où il est certain d'être à l'abri des regards. Il dépose alors le cadavre encore mou sur une bande de sable nu. Méthodique, il arrache avec force des fibres de palmier et ramasse

à la hâte des feuilles sèches qu'il éparpille sur le tissu. Puis il retire une flasque de sa poche, libère des effluves d'essence et asperge son fardeau. Il observe une dernière fois le visage poupin avant de faire crisser une allumette. La fumée s'élève dans le ciel étoilé, tourbillonne au gré du vent et répand sa pestilence de mort. L'homme attrape une couverture dans son sac et la déplie, sans quitter des yeux le brasier. Une fois qu'il juge que le feu a accompli son œuvre, il l'étouffe jusqu'à ce qu'il s'évanouisse dans la moiteur de la nuit.

Il respire.

La gamine est méconnaissable.

Il l'enveloppe dans le drap noirci et descend vers le bras de mer. Il détache une barque, y dépose l'enfant, monte à bord et rame. Lorsqu'il est suffisamment loin de la berge, il sort une corde et une pierre de son sac à dos, leste le cadavre et le jette par-dessus bord.

Il regagne la rive.

Un enfant, il lui en faut un autre. Tout de suite.

Et il sait où chercher.

Il se rend dans le quartier de Muthialpet où pullulent des commerces faits de tout et achalandés de rien. Il repère un snack-bar miteux qui propose des *dosas* à cent roupies et de la vodka hors de prix sous le comptoir.

Il ouvre le portail rouillé situé à droite de la devanture, emprunte une allée étroite et contourne la petite bâtisse. Il donne un coup d'épaule dans la porte arrière pour pénétrer dans l'espace de vie exigu plongé dans le noir. La mère est avachie dans un vieux canapé à fleurs, tellement soûle qu'elle paraît morte. Personne ne prendra cette poivrée au sérieux quand elle déclarera le kidnapping. Mieux, on la blâmera pour négligence.

Sans faire de bruit, il se faufile dans le fond de la pièce et observe avec un sourire au coin des lèvres l'enfant qui dort.

Cheveux noirs mi-longs, petit nez retroussé, bras potelés.

Elle est parfaite.

Vingt ans plus tard, île de la Sentinelle, golfe du Bengale, août 2025

Elle s'en fiche que la mer soit turquoise. Que ses fonds transparents regorgent de poissons colorés. Que des vagues narguent les ressacs et s'écrasent sur une splendide plage de sable blanc.

L'île qui la surveille de loin n'a rien d'un paradis, surtout vue du bateau de pêche qui tangue, piégé au milieu des récifs de corail. Ce bout de terre à l'allure de carte postale devient l'antichambre de l'enfer pour ceux qui s'y aventurent. Si les tempêtes sont fréquentes, si la mousson livre les marins à des courants hostiles, dévie les navires et avale les canots, ce sont surtout les habitants qu'il faut craindre.

Les soixante-dix kilomètres carrés de l'île de la Sentinelle ne sont peuplés que d'une cinquantaine d'individus, peut-être le double. Il est impossible d'en connaître le nombre exact puisqu'ils refusent tout contact avec le monde extérieur. Depuis des siècles, les Sentinelles éloignent les étrangers à coups de flèche.

Sans état d'âme.

Et Marie, miraculée, planquée sous la banquette en bois d'une pinasse dont le moteur est à sec, ressent la peur viscérale des bêtes blessées que l'on

traque.

Elle souffre, tremble, meurt de chaud.

Des remous intenses, infligés par la mer furieuse, soulèvent la coque autant que son cœur. Elle est percluse de crampes, ses articulations pulsent de douleur, mais les Sentinelles la surveillent de la plage et se lever signerait son arrêt de mort. Une entaille profonde au niveau de sa cuisse, infligée par un guerrier aussi adroit que hargneux, pince ses nerfs et envoie des décharges électriques jusque dans son pied.

Marie se contorsionne pour atteindre le garrot de fortune qu'elle a enroulé autour de la plaie. Alors qu'elle desserre le tissu, elle revoit les hommes et les femmes nus, ceintures de coquillages à la taille, surgir sur la plage en gesticulant. Debout, de l'eau tiède jusqu'aux genoux et luisants de crème solaire, Louis et Enguerrand les avaient observés, amusés plus que méfiants. La mer était encore calme, lisse comme une tache d'huile et reflétait en mille paillettes dorées le soleil bas de ce début de matinée. Ils avaient avancé vers l'île, des paniers sous le bras, arrogants de jeunesse, invincibles comme on l'est à vingt-cinq ans. Les Sentinelles avaient tout de suite marqué leur hostilité. Ils avaient foncé dans l'eau, en levant leurs arcs dans leur direction. Takulu, leur guide, avait lâché le gouvernail du bateau et s'était précipité vers les deux insouciantes en hurlant. Natif de la Grande Andaman située à une cinquantaine de kilomètres de là, il connaissait les dangers d'une telle expédition. Il redoutait le caractère combatif des autochtones. Craignait la précision de leurs tirs.

Marie grimace. Une odeur aigrelette de viande séchée se dégage de sa cuisse. Des gouttes écarlates éclosent, qui l'obligent à comprimer à nouveau la plaie. La vue du sang lui rappelle de façon cruelle le jet morbide qui avait jailli de la bouche d'Enguerrand lorsqu'il s'était pris une flèche dans la nuque. Ses yeux exorbités lui avaient adressé un dernier regard, empreint de stupeur et d'incompréhension. Les Sentinelles avaient ensuite abattu Louis et Takulu. De sang-froid, mais avec joie. Ils avaient dansé, leurs armes

dressées vers le ciel, poussant des cris aigus de bonheur et riant à gorge déployée.

Marie avait attendu, recroquevillée au fond du bateau, terrifiée, que cesse le massacre. Que la fureur des natifs rende sa place à la quiétude de la mer. Et que, dans l'immensité de l'océan, se diluent des rivières de sang.

Lorsqu'elle avait enfin osé relever la tête, elle les avait aperçus traîner les trois hommes comme un tas de chiffon sur la plage de l'île de la Sentinelle.

Cette île dont jamais personne ne revient vivant.

Cette terre hostile qui, sous ses yeux humides d'affliction, a englouti son frère et son fiancé.

Marie avait lancé un signal de détresse. Un fumigène dont la fumée orange s'était évanouie en une poignée de secondes. Puis les minutes s'étaient transformées en heures, jusqu'à s'étirer dans la nuit. Le lendemain matin, les Sentinelles surveillaient toujours le bateau. Et le jour suivant aussi.

À présent, l'instinct de survie de Marie, qui avait pris le dessus sur tout, la stupeur, le dégoût et la tristesse, s'émousse.

Et si les secours ne venaient jamais ? Si personne n'avait aperçu son signal ?

Sa tension est faible, ses tympanes voilés, mais elle peut entendre, au loin, les chants glorieux des Sentinelles. Leurs appels à la guerre. Au meurtre.

Peut-être ferait-elle mieux d'abandonner et de se livrer à leurs flèches. Avant de crever sur ce plancher. De faim, de soif, de sa blessure qui s'infecte déjà. Sa mort sera rapide, comme celle des autres.

Enguerrand et Louis étaient son monde. Ce qu'elle avait de plus cher. Mourir est un luxe quand on a perdu les siens. Un luxe qu'elle devrait s'accorder.

Elle tremble en déroulant ses jambes pour s'extirper de sa cachette. Elle serre les dents tandis qu'elle bascule son bassin étroit, chiale lorsqu'elle se retrouve allongée sur le dos. Le ciel est gris, truffé de nuages épais. Elle prend le temps d'en contempler les nuances pastel, de sentir l'air pur s'infiltrer dans ses narines et caresser sa peau une dernière fois.

À la liesse lointaine des Sentinelles qui ne cessent leurs hymnes belliqueux, se mêle un lapement étrange, semblable à des gifles flanquées au vent. Marie imagine des flèches qui, par dizaines, jaillissent des arcs pour fendre l'atmosphère. Lorsqu'elle reconnaît le ronronnement d'un moteur, son cœur s'emballe et elle espère à nouveau. Elle rampe, s'appuie au bord du bateau et, faible, redresse le buste pour inspecter prudemment l'horizon. La mer, toujours agitée, se bat contre un souffle contraire qui forme des ondes régulières à sa surface. Marie aperçoit un oiseau d'acier qui tente de se stabiliser malgré les bourrasques. Elle prend le risque de se mettre debout et agite les bras autant qu'elle le peut, mobilisant les forces qui lui restent. Elle pleure et rit lorsqu'elle distingue un militaire agrippé à un câble.

Sa joie est de courte durée. Les vocalises macabres des Sentinelles se rapprochent. Elle se retourne vers l'île et frémit. Une dizaine de silhouettes à la peau charbon courent vers l'eau en brandissant des armes et en menaçant l'hélicoptère. Le sauveteur suspendu dans les airs vacille, en proie aux intempéries qui le secouent telle une poupée de chiffon. Une lance à la pointe menaçante le vise, le loupe de justesse et se noie dans la mer. Hommes furieux et femmes déçues s'agitent et hurlent. Les syllabes claquent, les gestes s'emportent, les corps ébène plongent dans les vagues et embarquent sur des radeaux de fortune.

L'hélicoptère essuie de nouvelles rafales. Le sauveteur virevolte, se cramponne au câble. Le treuil le remonte de quelques mètres, sous l'œil désespéré de Marie. Les Sentinelles approchent. Leurs moyens sont rudimentaires, mais leur savoir et leur agilité, immenses. Ils connaissent les

courants, les tempêtes et les récifs. Tous les affrontent de génération en génération, depuis des siècles. Ils sont des rocs, courageux et invincibles, qui foncent vers Marie pour l'abattre.

La naufragée implore le ciel pour qu'il se calme, insulte la mer pour qu'elle se taise.

Hurle aux Sentinelles d'aller se faire foutre.

Les flèches pleuvent, les cris de haine fusent des radeaux qui encerclent rapidement la pinasse. Marie panique, monte sur la banquette pour se rapprocher de l'hélico, toujours en difficulté. Elle tend les bras vers le militaire qui n'est qu'à quelques mètres d'elle, suspendu à son fil d'acier. Affrontant la colère d'Éole et des hommes, il descend jusqu'à toucher la rescapée du bout des doigts. Au moment où leurs deux mains se joignent, un tir siffle et déchire l'épaule de Marie qui hurle de douleur. D'un geste assuré malgré l'urgence et l'instabilité, le sauveteur glisse la sangle de hissage sous les bras de la jeune femme qui, la clavicule en sang, gueule de plus belle.

Et ils s'envolent, acrobates au milieu des nuages.

Déjà, les flèches ne les atteignent plus.

Une fois dans l'habitacle, Marie craque. L'homme en uniforme a beau lui répéter en anglais qu'elle est en sécurité, elle extériorise ses démons en hurlant, les yeux hagards rivés sur la plage. Ce bout de sable où se tiennent trois poteaux plantés face à la mer.

Trois troncs mal taillés auxquels sont accrochés trois cadavres criblés de flèches.

Marie voudrait que ces corps se volatilisent comme par magie, que le bateau de Takulu coule à jamais dans la mer, que le sable blanc de l'île de la Sentinelle s'enfonce dans les abysses. Que ses habitants n'aient jamais existé. Qu'elle-même ne soit jamais née.

La culpabilité d'être en vie agit sur elle comme un électrochoc.

Elle se relève d'un bond, décidée une fois pour toutes à se foutre en l'air. Pour que son monde se désagrège dans l'oubli et emporte ces morts qui pendouillent, pathétiques.

Elle se rue vers la trappe latérale de l'hélicoptère, agrippe le cadre métallique et approche ses orteils du bord. Deux bras la saisissent par la taille. Elle se débat contre le militaire dont les muscles puissants ne lui laissent aucune chance de sauter.

Une bourrasque les fait basculer en arrière.

Le crâne de Marie heurte le sol dans un craquement sinistre.

Et elle s'évanouit.

2

Marie reprend connaissance, l'esprit embrouillé, incapable de dire combien de temps elle a dormi. Elle émerge d'un rêve étrange qui ne lui a laissé que des traces abstraites en mémoire. Des taches de couleur, des sons spectraux, des visages inquiets.

Une lumière vive l'éblouit. Elle cligne des yeux, avale sa salive pâteuse et grimace. Une gêne à la cuisse lui rappelle l'attaque du bateau par les Sentinelles. Confuse, elle caresse les draps à sa droite, cherche une présence. Celle d'Enguerrand. Mais ses doigts ne rencontrent que le tissu qu'elle triture et tord, encore et encore, avant de se mettre à gémir. Une plainte lancinante qui naît dans son ventre et se termine en sanglot.

Les yeux mouillés et rivés sur un plafond blanc, elle tente de se redresser en s'appuyant sur les mains. En vain. Ses muscles ankylosés la trahissent. Son poignet droit lui fait mal, tandis qu'une douleur vive lui transperce l'épaule gauche. Son crâne, martelé comme si on tentait d'y enfoncer un clou, la fait atrocement souffrir. Une forte odeur de désinfectant et de transpiration se mêle à celle, piquante, du curry.

— Il... il y a quelqu'un ? bégaie-t-elle, comateuse.

Une tache noire apparaît. Elle distingue une silhouette dissimulée sous un niqab, lui-même recouvert d'une blouse blanche.

— Je... je suis où ? demande-t-elle, paniquée, sans obtenir de réponse.

Elle tourne la tête de gauche à droite, ses globes roulant dans leurs orbites. Elle découvre une pièce immaculée, meublée de trois lits vides,

traversée par les rayons du soleil qui entrent par deux fenêtres trop hautes.

La femme pose un plateau garni d'une bouteille d'eau, d'un verre et d'une assiette sur une table en inox. Les senteurs épicées, aussi douces et colorées soient-elles, n'ouvrent pas l'appétit de Marie dont l'estomac en vrac tourne comme après une cuite.

— On est où, s'il vous plaît ? insiste-t-elle d'une voix si rocailleuse qu'elle la reconnaît à peine.

L'infirmière tend l'assiette à sa patiente qui la repousse avec dégoût.

— Non merci. Je veux juste savoir où je me trouve. Pondichéry, Chennai ?

L'infirmière repose le plat sur la table, ouvre la bouteille et propose un verre d'eau en le pointant du doigt. Marie l'accepte, tant sa gorge lui semble tapissée de cailloux. Elle tend le bras droit avec lenteur pour le saisir, mais se découvre limitée dans son geste. Un tintement métallique résonne, qui se cogne aux murs défraîchis de la chambre. Le cœur de Marie s'emballe. Les veines chargées d'adrénaline, elle demande :

— Pourquoi je suis menottée ?

Marie lève son autre bras d'un geste mou. Un cathéter transperce le creux de son coude pour se ficher dans sa veine. La vitesse de son pouls atteint son paroxysme et des plaques rouges se forment sur son visage.

— Il y a quoi dans cette perf' ? Pitié, répondez-moi !

La femme ignore son désarroi et approche le verre de sa bouche. Marie redresse la tête, en boit deux gorgées, puis s'affale, épuisée.

La dame tourne les talons et réapparaît quelques secondes plus tard, munie d'une poche vide. Lorsqu'elle soulève les draps, dévoilant le corps menu et hâlé de Marie, celle-ci se sent plus faible et vulnérable que jamais. Ses jambes fines comme des baguettes ont à peine la force de se plier. L'infirmière attrape un tuyau en caoutchouc transparent où s'écoule de l'urine claire.

— Je ne veux pas pisser dans une sonde, pleurniche Marie, le cœur coincé dans un étau.

La femme poursuit les soins comme un automate, des gants médicaux protégeant ses mains. Marie découvre que sa cuisse droite est, comme son épaule gauche, camouflée sous un bandage épais. Elle porte une chemise de nuit bleu ciel lacée dans le dos. On l'a déshabillée, changée et soignée. Et elle ne se souvient de rien. Désarmée, elle laisse à nouveau couler des larmes chaudes sur ses joues déjà irritées de sel.

Une porte claque. Elle sursaute. Des mots étrangers éclatent dans la pièce comme des bulles de savon. Une voix masculine, brute et directive, prend possession de la chambre.

L'infirmière remonte le drap jusqu'au cou de sa patiente, abandonne le plateau-repas sur la table et disparaît dans le couloir.

L'homme, de taille moyenne, la moustache parfaitement taillée et les cheveux plaqués en arrière, s'avance vers Marie.

— Marie Seghers ?

— Oui...

Il prononce un discours rapide dans un anglais à l'accent si exotique que Marie n'en saisit pas un mot.

— Je ne vous comprends pas...

Il ralentit son débit, fournit un effort pour articuler au point de grimacer.

— Inspecteur Rohan Narayan.

— Un inspecteur ? répète Marie, incrédule. Mais je suis où ?

— Dans un hôpital de Port Blair. Vous avez été secourue en pleine mer.

Port Blair, la capitale des îles Andaman. Le bout du monde. Il faut plus de deux heures de vol pour rejoindre la côte est de l'Inde. Marie se sent seule, perdue au milieu de nulle part. Ont-ils seulement les moyens de la soigner comme il se doit ?

— Notre bateau a été attaqué. Par les habitants d'une île. Ils sont dangereux, ils...

— Vous avez été placée en détention, la coupe-t-il.

— Hein ? Mais il y a erreur, je...

— Vous vous êtes approchée de l'île de la Sentinelle. Trois personnes sont mortes. Takulu, un citoyen issu de la communauté jarawa, ainsi que deux ressortissants belges, Enguerrand de Mulder et Louis Seghers, votre frère.

Les images et les cris se bousculent dans l'esprit embrouillé de Marie. Les Sentinelles brandissant leurs armes. Takulu hurlant à la mort. Les supplications de Louis. La belle chevelure dorée d'Enguerrand souillée de sang.

— Je n'ai tué personne ! Je les ai vus se faire tirer dessus. Ces gens avaient des arcs et des flèches... Ils ont couru dans l'eau. Je n'ai rien pu faire. Rien du tout. Vous comprenez ?

Les murs de la pièce s'éloignent, les lits vides deviennent flous, la silhouette du flic n'est plus qu'une masse sombre et abstraite. Les oreilles de Marie bourdonnent, l'odeur de curry l'agresse et lui donne envie de vomir.

La voix du policier résonne dans son crâne, spectrale, comme dans un cauchemar.

— Vous avez enfreint la loi indienne, mademoiselle Seghers. Il est strictement interdit de se rendre sur l'île de la Sentinelle. Vous serez remise à la justice de notre pays.

— Mais j'ai été blessée ! Et les autres se sont fait massacrer sous mes yeux ! halète-t-elle, le souffle coupé par la panique.

Elle se sent congelée dans cette chambre où il fait pourtant chaud. Ressent ce froid qui anesthésie ceux qui sont anéantis. Elle fixe le liquide de la perfusion, amorphe, flottant dans un état vaporeux. Elle se sent partir et lutte pour ne pas sombrer. Mais ses paupières lourdes se referment sur des taches floues. Et elle plonge dans un sommeil sans rêves.

Lorsqu'elle revient à elle, une pluie fine tape contre les fenêtres. La silhouette du flic est toujours plantée devant son lit, comme si le temps, suspendu, avait avalé les minutes.

— Mademoiselle Seghers, lui dit-il alors qu'elle vient à peine d'ouvrir les paupières, mon rôle dans la police est de défendre les peuples vulnérables. Les Sentinelles vivent isolés et c'est leur choix. Vous leur avez fait courir un grand danger.

— Ça n'a pas de sens... murmure-t-elle, somnolente.

— Ça en a beaucoup. C'est le dernier peuple non contacté de l'Inde. Mon pays les protège pour éviter le braconnage dans leurs eaux, et parce qu'ils ne sont pas immunisés contre nos virus. Ils ignorent que nous toucher signerait leur arrêt de mort. Et ils ne sont déjà plus qu'une cinquantaine.

— Ils ont tué mes proches, répond-elle d'une voix éteinte.

Puis, levant des yeux implorants vers Narayan :

— Tout ce sang... Ces nappes de sang dans la mer. Un vrai massacre. Et ils riaient, ils dansaient ! C'est à eux de payer pour leurs crimes.

— Les Sentinelles ont agi en légitime défense.

— Nous n'avons même pas accosté ! se défend-elle. Ce sont eux qui nous ont attaqués. Nous ne leur voulions aucun mal.

— Vous étiez sur un bateau de pêche. Nous sommes très sévères avec les braconniers. Vous risquez entre trois et sept ans de prison.

Marie se liquéfie. Figée, le visage vidé de toute expression, elle met plusieurs secondes à comprendre ce qu'elle vient d'entendre. Sept ans à croupir dans une prison indienne. Elle n'ignorait pas le danger qu'ils couraient en montant sur le rafiote de Takulu. Mais jamais elle n'avait imaginé être incarcérée. Se rendre sur cette île devait être une libération et non pas un aller simple vers une cellule sordide.

— Mais c'est quoi, cet enfer ? s'épouvante-t-elle, sortant de son inertie. Pas la prison, non ! Je vous en supplie, je ne supporterais pas.

— Vous avez franchi la frontière légale. Et des gens sont morts.

— Je... je veux un avocat, bredouille-t-elle. Oui, c'est ça, il me faut un avocat ! Vous devez contacter mon ambassade.

— Ça ne vous servira à rien. Les charges contre vous sont accablantes.

Marie a deviné un sourire, caché discrètement sous la moustache du flic. Une esquisse satisfaite qui la révolte au plus haut point. Comment cet homme de loi peut-il se réjouir de son sort ?

— Donnez-moi un téléphone. Je vais le faire moi-même.

— Ce n'est pas à vous de me donner des ordres, mademoiselle Seghers.

— J'ai droit à un coup de fil.

— Vous ne connaissez rien à nos lois.

Secouée par l'adrénaline, Marie tire plus fort sur les menottes, s'acharne sur elles, serre les dents tant elle s'efforce d'échapper à cette entrave qui la rend folle. Mais rapidement, ses forces la quittent et son esprit se perd à nouveau dans le brouillard.

— J'ai la tête qui tourne et j'ai envie de vomir. Il y a quoi dans cette perfusion ?

— Je ne suis pas médecin.

— Je veux voir un docteur. J'ai le droit d'en voir un. Je suis sûre que j'ai le droit !

La porte s'ouvre avec fracas. Une femme potelée enrobée d'un sari couleur curcuma entre en trombe dans la pièce. Sa petite taille, celle d'un enfant d'à peine dix ans, contraste avec les traits sensuels de sa face trop ronde. Elle lance un regard noir au policier et se plante devant Marie qui peut sentir l'odeur sucrée des fleurs blanches que l'Indienne a accrochées dans sa natte.

— Ne dites plus un mot ! ordonne-t-elle à Marie.

Puis elle se tourne vers le flic.

— Je suis mandatée par l'ambassade de Belgique. Je voudrais m'entretenir avec ma cliente.

— Je n'ai pas fini de l'interroger, elle...

— Elle va se taire tant que je n'aurai pas eu un petit moment en tête à tête avec elle. Veuillez nous laisser seules, inspecteur.

Rohan quitte la pièce, les mâchoires serrées. L'avocate approche son visage de celui de Marie. Elle pose sa main sur la sienne, bienveillante. Ses yeux d'un cuivre hypnotique se plantent dans les siens. Les craintes de Marie s'estompent, chassées par l'aura lumineuse et charismatique de ce minuscule bout de femme. Enfin quelqu'un qui lui apportera son aide.

— Je suis maître Parvadhî Asva. Un représentant de votre consulat à Mumbai m'a contactée pour que j'assure votre défense. Il aurait souhaité pouvoir se déplacer pour vous rencontrer, mais de nombreux vols ont été annulés à cause de la tempête. C'est moi qu'il a désignée car je suis la seule avocate de l'île capable de parler le français. Et vous avez de la chance, je suis la meilleure. Toutefois, si vous souhaitez confier votre dossier à l'un de mes confrères avec un interprète, c'est votre droit.

— Non, je ne connais personne, répond Marie dont le cœur saigne à la pensée de sa solitude.

— Je ne vais pas tourner autour du pot, comme vous dites en français. Vous devez vous plier aux lois de ce pays. Je ne peux pas demander que l'on vous libère. Votre interpellation est tout ce qu'il y a de plus légal.

Marie est à nouveau gagnée par l'angoisse. Elle lève des yeux incrédules vers l'avocate.

— On a tenté de me tuer. Comment cela peut-il être légal ?

— Vous n'aviez aucune raison de vous approcher de cette île. Si ce n'est le braconnage.

— N... non... Je cherchais une algue...

Parvadhî fait claquer sa langue contre son palais.

— Justement ! C'est totalement interdit. Que vous est-il passé par la tête ? N'y a-t-il pas de jolies algues ailleurs sur cette planète ?

— Non, c'est une algue très particulière, qu'on ne trouve qu'ici. J'ai une maladie rare qui déclenche en moi de violentes douleurs et cette algue

peut la soigner. Takulu voulait m'aider. Vous voyez, c'est juste un malentendu.

L'avocate lève un sourcil, étonnée.

— Takulu est un Jarawa. Et les Jarawas n'aiment pas les étrangers, encore moins les touristes. Et ils n'ont aucun contact avec les Sentinelles. Cinquante kilomètres de mer les séparent.

Marie se décompose. Elle enroule un coin de son oreiller autour de son index. Le triture pour se rassurer, comme elle le faisait petite avec son doudou.

— C'est pourtant la vérité, dit-elle tout bas. Il m'a proposé de me rendre sur l'île... Ce n'était qu'une sortie en bateau. Et ce n'étaient que des algues.

— Une sortie en bateau que les juges verront comme du pillage. Et peu importe qu'il s'agisse de poissons, de coraux ou de ces algues. Le braconnage reste le braconnage.

Marie serre un peu plus le coton, à pleine main cette fois. Elle a mal partout, aux muscles, à la tête, jusqu'aux os. Mais c'est son cœur qui souffre le plus. Aucune loi, de n'importe quel pays, ne devrait être si cruelle. Si injuste. Dehors, la pluie a redoublé et forme des rivières le long des vitres, plongeant la pièce dans une semi-obscurité cafardeuse. Marie frissonne à l'idée d'être enfermée des années dans une cellule à l'atmosphère aussi morne.

— Je voulais juste me soigner. J'avais besoin de ces algues, vous comprenez ? Ma santé en dépendait. Il faudra expliquer ça au tribunal.

— Vous êtes en train de me dire qu'aucun médicament ne peut vous soulager en Europe, mais qu'un Jarawa connaissait un remède magique planqué sur l'île la plus isolée et dangereuse au monde ?

— Oui. Cette algue est plus efficace que n'importe quel antimigraineux. Vous devez me croire.

Suspicieuse, Parvadhî lève les yeux au ciel et fait la moue.

Alors, les yeux implorants, le visage moite que le chagrin et l'angoisse ont chiffonné plus encore que le tissu qu'elle triture, Marie tente de convaincre Parvadhî, la voix chevrotante de désespérance :

— Vous ne pouvez pas imaginer à quel point la bête me fait mal. À quel point je n'en peux plus.

— La bête ?

— C'est le nom que je donne à mes maux de tête. Ils sont d'une intensité telle que j'aurais suivi n'importe qui n'importe où pour qu'ils disparaissent. Définitivement.

Bruxelles, quatorze mois auparavant, juin 2024

La bête attend, tapie dans un coin. Elle aime saisir Marie au petit matin. Aujourd'hui, elle a décidé de commencer par ses dents. Les molaires de sa mâchoire supérieure gauche. La jeune femme dort, insouciant, enveloppée de ses draps de satin rose. La bête l'a laissée en paix pendant plusieurs mois, il faut qu'elle rattrape le temps perdu. Et qu'elle frappe fort.

Marie gémit, se met à remuer.

Elle sent sa présence. Elle ne l'a pas oubliée. Et elle la craint toujours.

Brave petite...

Après quelques minutes, Marie ouvre un œil. Un seul. L'autre est trop gonflé. Elle s'agite, tente d'échapper à la torture, mais la bête ne la lâche pas. Le supplice ne fait que commencer. Il durera quarante-cinq minutes. La bête est aussi régulière qu'un métronome.

Marie se débat, comme prévu. Réaction instinctive, mais stérile. La bête n'éprouve aucune pitié, même lorsque sa victime se mord la lèvre jusqu'au sang.

Après les dents, elle remonte vers l'oreille, sadique. Marie serre les poings, implore.

Pitié, pas mon tympan.

La douleur est insoutenable. La bête s'acharne, perce la membrane d'un millier d'aiguilles. Marie transpire à grosses gouttes, repousse le drap rose détrempe. Elle gesticule pour chasser la bête, mais celle-ci accentue les sévices et ronge son globe oculaire tel de l'acide.

Je vais te buter, salope.

Marie glisse une main sous son oreiller. Elle était sûre d'y avoir planqué une seringue. Elle tâtonne, caresse le tissu, le tord. Rien. Elle se contorsionne pour fouiller sa table de nuit, mais la bête ne la lâche pas, pugnace.

S'il te plaît, arrête. Laisse-moi au moins me défendre.

La bête poursuit son œuvre, arrache les dents du fond, brûle l'œil. Comment peut-on subir pareille souffrance sans crever ?

Les doigts de Marie s'affolent, caressent le bois, rencontrent un paquet de mouchoirs et se cognent à sa lampe de chevet.

Bon sang, où est cette aiguille ?

Marie s'écroule sur le sol et fouille sous son lit. La bête lui tambourine l'arrière du crâne, décidée à la neutraliser.

La salle de bains ! J'ai dû l'oublier dans l'armoire à pharmacie.

Marie rampe jusqu'à la porte, mais la bête entrave sa progression. Les secondes sont comptées. Bientôt, la douleur atteindra son paroxysme et Marie ne sera plus capable d'agir. La bête l'aura terrassée.

Marie se redresse, non sans effort, tourne la poignée et déboile dans le couloir. Elle titube, se cogne aux murs, érafle son bras contre le cadre mouluré d'un portrait d'ancêtre. Elle entre dans la salle de bains, fouille dans l'armoire à pharmacie. Les flacons s'entrechoquent, tombent dans le lavabo, sont projetés contre le sol, se brisent.

La bête n'a pas dit son dernier mot. Elle lui enfonce un pic dans l'œil, supplice ultime. Elle s'y prend à plusieurs reprises, un peu plus profondément chaque fois. Tourne, encore et encore, trifouille.

Marie aperçoit son visage déformé dans le miroir. Sa paupière tuméfiée, gonflée à l'excès, prête à exploser. Sa peau irritée par les larmes. Le rictus incontrôlable qui dévoile ses molaires.

Je te hais. Tu as fait de moi un monstre.

Marie craque. Hurle. Enfonce son poing dans le miroir qui vole en éclats. Elle saisit un morceau à la pointe acérée. Le pose sur son poignet. Appuie.

Tu as gagné. Game over.

Marie entend la voix de sa mère au loin lorsque les premières gouttes de sang s'écrasent sur le carrelage.

J'ai mal, maman, tellement, mal.

— C'est quoi, ce boucan ?

Je veux que ça s'arrête, maman, pour toujours.

— Lâche ça tout de suite ! Tu en mets partout !

La bête est revenue, maman. Je veux mourir. Je ne veux plus subir tout ça.

— Et, en plus, tu vas réveiller ton frère.

*

Marie est assise par terre, le dos appuyé contre la baignoire. La crise d'algie vasculaire de la face dont elle souffre est plus qu'insoutenable.

— Tiens, la voilà, ta seringue ! lui balance sa mère en lui tendant de l'Imitrex.

— Merci, maman.

Marie se plante l'aiguille dans la cuisse. Sous l'effet de la dose massive de l'antimigraineux, sa cage thoracique se comprime et son cœur s'emballe. La douleur, plus timide, devient tolérable.

— Je t'avais dit d'en laisser une dans ta chambre. Regarde dans quel état tu es, maintenant. Sans parler du miroir qu'il va falloir remplacer.

Marie, honteuse, tire sur sa manche pour cacher son poignet où du sang a coagulé.

— Pardon, répond Marie en pleurnichant.

— Et ton oxygène ?

— Je dois recommander des bouteilles.

— Mais comment peux-tu être si peu prévoyante ?

— Je n'avais plus eu de crise depuis trois mois.

— Justement ! Tu savais que ça te pendait au nez. Ta maladie ne te permet pas d'être nonchalante. Alors, sois organisée. Surtout que tu n'es pas débordée. Tu n'as rien à faire de tes journées.

Marie n'a pas l'énergie de se défendre. Pas après avoir combattu la bête.

Élisabeth Seghers quitte la pièce en soupirant. Elle croise Louis sur le pas de la porte, lui ébouriffe les cheveux en souriant.

— Ta sœur a refait une crise. Ne traîne pas, tu passes ton dernier examen ce matin. Il ne s'agit pas de le rater ! Je t'attends en bas pour le petit déjeuner.

Louis observe le désordre qui règne dans la salle de bains, évite de marcher sur les bris de miroir et s'accroupit près de Marie.

— Je n'ai pas le courage, Louis. Je ne veux pas que ça recommence. Je suis fatiguée, si tu savais à quel point.

— Je sais, dit-il en caressant la joue de sa sœur.

La droite, jamais la gauche, trop sensible.

— Pardon de t'avoir réveillé.

— T'en fais pas pour ça. Je m'étais levé tôt pour réviser. Dernière ligne droite vers le diplôme d'ingénieur !

— Tu vas cartonner, comme toujours. J'aimerais tellement être aussi brillante que toi.

— Tu l'es, Marie.

— Ma maladie gâche tout.

— Si je pouvais prendre la moitié de tes douleurs, je le ferais.

— Je ne souhaite ça à personne et encore moins à toi. Je t'aime trop.

— Tu as reçu des nouvelles des essais cliniques ?

— Toujours pas. Ça pue.

Louis se relève, la mine contrite. Il tend une main à sa sœur qui l'accepte volontiers. Marie ne lui a jamais paru aussi fragile qu'en cet instant. Louis se demande comment un petit corps si maigre parvient à lutter contre cette maladie.

— Si jamais tu te sens en meilleure forme ce soir, on sort pour fêter la fin des examens. Il y aura Enguerrand et d'autres potes de promotion. Ça te changerait les idées, non ?

— J'ai trop peur de faire une crise.

— On prendra soin de toi.

— J'ai honte. Regarde ma tête.

— Tu es toujours belle, ma petite Pocahontas.

Il le pense. Marie est d'une beauté à couper le souffle. Elle a hérité de la finesse du visage, du teint mat et des cheveux noirs de leur père, né à Pondichéry du mariage entre un expatrié franco-belge et une riche Indienne. Il se sent fade à ses côtés, lui qui, contrairement à elle, a tout pris de leur mère, une Belge pâle et charpentée dont la chevelure blonde trahit de lointaines origines nordiques.

— Tu parles ! Je ressemble à un bouledogue, dit-elle, bougonne, en montrant son œil.

— Je t'aime comme ça et je suis sûr qu'Enguerrand aussi.

Marie esquisse un sourire que ses traits déformés rendent pathétique.

— Il doit vraiment être amoureux pour rester avec une fille qui a cette tête-là !

— Bien sûr qu'il l'est. Et il a bien raison. À ce soir, alors ?

Il lui envoie un baiser et disparaît dans le couloir.

Août 2025

Parvadhî fronce les sourcils et plisse le nez. Marie la trouve belle, fascinante, sans âge. Sa peau lisse trahit une jeunesse certaine tandis que la profondeur de son regard fait d'elle une vieille âme.

— Même si je saisis mieux le rapport entre vos migraines et votre présence sur les côtes de l'île de la Sentinelle, l'État indien est très strict et défend que l'on s'en approche à moins de cinq kilomètres. Est-ce que vous l'ignoriez ?

Marie se contente de fermer les yeux et de prendre une grande inspiration.

— Écoutez, poursuit l'avocate. Je suis de votre côté. Mais il faut que vous soyez franche avec moi. Sans cela, je ne pourrai pas assurer votre défense ni garantir vos droits. Alors, répondez-moi avec honnêteté. Est-ce que vous étiez au courant de cette loi qui protège les Sentinelles ?

— Oui, avoue-t-elle en rouvrant les paupières.

L'avocate fait claquer sa langue contre son palais.

— Vous saviez donc aussi que vous approcher de cette île pouvait vous être fatal ?

— Oui...

— Y aurait-il un tout petit cerveau dans cette jolie tête ?

Face au trouble de Marie, Parvadhî lui adresse un sourire accompagné d'un clin d'œil.

— Je subis des céphalées qui me bouffent la moitié du visage. Leur intensité est telle que certains malades finissent par se suicider. Je vis un combat contre cette saloperie de maladie depuis que je suis petite. Et je n'en peux plus de le mener. Je sais bien que c'était stupide. Mais je ne voyais pas d'autre issue. J'ai postulé il y a un an pour des essais cliniques, en Suisse. Ils étaient prometteurs. Je pensais être la candidate idéale. Il fallait présenter des périodes de crise de plus de deux mois et réagir positivement à la prise d'oxygène.

Marie grimace, gênée par un pincement au niveau de son épaule. Elle se tourne de quelques centimètres, prend un peu plus appui sur la droite, puis poursuit :

— Les recherches portaient sur l'administration thérapeutique du LSD. On pensait qu'il pourrait interrompre les crises, les diminuer et les espacer. On espérait même une rémission chez certains patients. J'entrevois enfin une porte de sortie. Ce corps qui me pourrit l'existence allait recevoir une dose contrôlée de cette drogue. Adieu les douleurs et bonjour la vie normale. Je revivais déjà !

— Et vous n'avez pas été admise, c'est ça ?

— Je n'avais pas l'âge requis. Il fallait avoir vingt-cinq ans. Comme si on souffrait moins quand on en a vingt et un.

— Je suis navrée...

— Tout le monde est désolé pour moi depuis mes deux ans. Mes parents pensent que la maladie a commencé à cette époque. Car j'étais une gamine hyper sage et que j'ai commencé à hurler en me débattant. Je disais qu'il y avait une bête dans ma tête.

— Avant de continuer, je dois savoir une chose. Est-ce contagieux ?

— Non, pas du tout. Il ne s'agit pas d'un virus et ce n'est pas mortel. On ignore pourquoi ça nous tombe dessus. Certains évoquent un accident.

D'autres encore la faute à pas de bol. En ce qui me concerne, la première crise aurait eu lieu après un choc émotionnel. À cause de mon frère. Mais je ne lui en veux pas. Ce n'était pas vraiment sa faute. À cette époque, nous vivions à Pondichéry.

Été 2005

Nichée à White Town, dans le quartier huppé de Pondichéry, à quelques centaines de mètres de la plage, la splendide villa coloniale de la famille Seghers est plongée dans le noir. Il fait chaud en cette nuit de juillet. Une chaleur moite qui rend les peaux collantes et les respirations haletantes. À l'arrière, les fenêtres entrouvertes laissent entrer un vent léger qui tapisse les chambres de senteurs florales en provenance du jardin à la française. Piscine en marbre, mobilier en teck et statues de pierre côtoient la beauté des hibiscus et des buissons de bougainvilliers. Le clapotis continu de l'eau qui jaillit d'une fontaine au visage du dieu Ganesh berce les propriétaires des lieux comme autant de promesses d'un sommeil paisible.

Tous dorment comme des bûches. Sauf Louis. Il remue, agite les jambes, se tourne et se retourne. Son rêve est puissant, tellement réaliste. Il arpente les couloirs trop étroits d'un temple dont les piliers dégagent une chaleur atroce. Perdu au milieu des représentations de Brahma et Shiva qui se multiplient à l'infini, la poitrine oppressée par l'air asphyxié, il s'échappe de ce labyrinthe dantesque en sortant par la gueule béante d'un dragon. L'animal, furieux, mue son corps de pierre en une chair gluante et se met à le poursuivre. L'enfant court à travers les rues de Pondichéry, en direction de la plage. La chaleur est insoutenable, amplifiée par les flammes qui

sortent des naseaux de l'animal fantasmagorique. Louis étouffe, a peur, se cogne aux murs colorés de la ville qui semblent se resserrer dangereusement sur lui. Lorsqu'il atteint Rock Beach, les rochers noirs jaillissent du sable et se dressent devant lui telles des falaises, lui barrant le chemin vers la mer. À quelques mètres de lui, le dragon ondule entre ces pierres immenses, décidé à lui brûler les pieds. Galvanisé par la peur, Louis se faufile dans les failles et zigzague à travers les anfractuosités de la roche.

Il faut qu'il atteigne l'eau.

Il doit se rafraîchir.

C'est une question de vie ou de mort.

Alors, comme le héros d'un jeu vidéo, il court, saute, évite les pièges.

Il entend, au loin, la voix déformée de son père qui l'encourage, qui lui dit qu'il est le meilleur à la course, qu'il est un vrai champion et qu'il va gagner la partie. Mais le dragon se rapproche, car il parvient à pulvériser les rochers en crachant une fumée toxique.

Louis reprend espoir. La mer n'est plus si loin ! Il entend le bruit salvateur des vagues qui déferlent sur la plage et il se concentre sur ce remous rassurant.

Soudain, un braillement atroce lui vrille les tympans.

Il émane de nulle part et de partout. Louis en cherche la source, tourne la tête, lève les yeux au ciel puis scrute le sol. Le cri se répète à l'infini, cristallin.

Sa petite sœur !

Elle doit être en danger. Louis court de plus belle entre les rochers, se blesse sur une pierre saillante. Lorsqu'il retire le caillou de sa plaie, celui-ci se transforme en un Lego jaune qui laisse une empreinte à six points sur la plante de son pied. Il entend à nouveau la voix caverneuse de son père. Il lui ordonne de sauver Marie. Le prévient que s'ils n'échappent pas au dragon, ils mourront brûlés.

Alors, Louis cherche sa sœur comme un forcené dans cette forêt de pierre et de sable, pour la plonger dans la fraîcheur de la mer.

Car elle étouffe sous la fumée noire qui envahit le ciel.

Elle tousse, une toux sèche.

Elle pleure. Des pleurs lancinants.

Il la trouve enfin, cachée entre deux roches acérées. Elle porte juste une culotte et un tee-shirt de coton aux jolis motifs de cerises. Il lui ordonne de le suivre. Mais elle chiale, rouge de colère.

Elle a peur, pense Louis. Le dragon l'effraie.

Et elle a chaud, si chaud.

D'ailleurs, son visage se constelle de pustules et les chairs commencent à se fendre. Alors, Louis, pris de panique, soulève Marie et la porte, telle une princesse, jusqu'à la rive. Les pierres ne se dressent plus, elles ont compris que rien ne peut barrer la route à un frère qui aime sa sœur. Elles s'abaissent, coopérantes, pour former un escalier qui le mène jusqu'à la mer. Louis se sent puissant, grand vainqueur de cette lutte contre un dragon redoutable. L'animal fantastique rugit de rage. Furieux, il s'enfonce dans le sable et remue jusqu'à provoquer un tremblement de terre. Mais Louis n'est pas intimidé. Il termine sa quête, trempe Marie dans l'eau et humecte son visage.

Il est déçu : les boutons purulents ne disparaissent pas.

Alors, il immerge complètement sa sœur, pour son bien. Pour que son visage guérisse. Pour qu'elle redevienne jolie. Il est couché à plat ventre sur la berge. Le sable est dur, rugueux. Il lui blesse les coudes et les genoux. Il tient Marie par les cheveux. Mais ils sont encore fins, car elle n'a que deux ans et la petite mèche lui échappe des doigts.

Louis pleure, désespéré, en voyant Marie s'évaporer au milieu des vagues.

Il entend son nom, puis des cris d'effroi. On lui hurle dessus, on le secoue par les épaules. Une gifle lui percute la joue.

— Es-tu devenu fou ? Tu viens de noyer ta sœur !

Louis est confus. La plage aux mille rochers s'est transformée en jardin soigné. La mer est devenue piscine. Le dragon a disparu.

— Monte dans ta chambre ! Tout de suite !

Son père est furieux. Sa mère pleure. Elle est trempée, le petit corps de Marie serré contre son cœur.

L'esprit nébuleux, les pensées décousues, Louis retourne dans la villa, emprunte l'escalier jusqu'au premier étage, évite de marcher sur le Lego jaune qui traîne dans le couloir et retourne dans son lit.

La nuit est caniculaire, les draps de Louis trempés de sueur. Le petit garçon se couche sur le dos, les yeux rivés au plafond sur lequel est collé un magnifique décor phosphorescent en forme de dragon.

Août 2025

Le récit de Marie s'étirole tant sa voix fatigue. La pluie, lasse elle aussi, a cessé de fouetter les vitres, offrant à la chambre d'hôpital un bain de lumière et un silence apaisant. Marie s'éclaircit la gorge et tourne son visage vers les fenêtres pour profiter des rayons du soleil. Elle a toujours aimé la chaleur. Les étés caniculaires. Se promener en plein cagnard. Et, par-dessus tout, l'odeur de la peau couleur miel d'Enguerrand, en fin de journée, tannée par les UV. Elle toussote à nouveau. Parvadhî approche le verre d'eau de ses lèvres sèches et elle en avale une petite gorgée.

— J'ai failli mourir cette nuit-là, chuchote Marie pour éviter une quinte de toux. Mon frère n'avait pas tout à fait six ans. Ce n'était pas la première fois qu'il faisait une crise de somnambulisme. Ni la dernière. Il a passé son enfance à consulter neurologues et médecins du sommeil. Mes parents redoutaient chaque soir qu'il ne lui arrive malheur, à tel point qu'ils ont fini par l'enfermer à double tour dans sa chambre, à placer des sécurités aux fenêtres et des caméras partout. J'avais le frère le mieux surveillé de toute la Belgique !

— Je pensais que vous viviez à Pondichéry ?

— Après l'incident, mon père a insisté pour retourner vivre en Europe. Et il n'est pas le genre d'homme à qui l'on refuse quoi que ce soit. Ma mère

a accepté de quitter l'Inde. Elle m'a un jour glissé à l'oreille qu'elle détestait ce pays. Qu'elle avait saisi cette opportunité pour enfin rentrer en Europe. Ils ont opté pour la Belgique. Pour des raisons fiscales. Mon père peut très bien gérer ses affaires depuis Bruxelles. Il s'appuie sur son frère qui vit toujours en Inde. Ma famille gère des plantations au Tamil Nadu depuis plusieurs générations. Les récoltes servent à fabriquer des médicaments contre la douleur. Des opiacées. Un comble !

— Donc votre père bosse dans le milieu pharmaceutique et vous êtes partie à la cueillette de pauvres algues ? Sincèrement ?

Marie se raidit.

— Vous n'êtes pas la première à ne pas me prendre au sérieux, vous savez. Toute mon enfance, on a douté de moi et de mes douleurs. Car rien n'agissait. Mes parents ne savaient plus vers qui se tourner. J'avais déjà consulté plusieurs ORL, deux ophtalmologues et trois neurologues. Les IRM et les scanners n'avaient rien donné. Notre voisin, le père d'Enguerrand, était psychiatre. Ils ont pris rendez-vous chez lui. Pensant qu'au fond, je n'étais que folle.

2013

La pièce est peinte en blanc, meublée sans goût et décorée de posters moches expliquant, dessins à l'appui, le fonctionnement du cerveau. Marie se tortille sur sa chaise, boudeuse. C'est au moins le dixième médecin qu'elle consulte. Chaque fois, c'est le même refrain. Un docteur froid comme son cabinet l'écoute d'une oreille peu attentive après avoir bombardé ses parents de questions. Oui, elle se plaint de maux de tête. Oui, elle crie. Oui, elle s'imagine qu'une bête est entrée dans son oreille et se promène « à l'intérieur de son visage ».

— Marie, tu te souviens de ta première migraine ? lui demande Philippe de Mulder.

— Comment voulez-vous ? intervient Élisabeth sans laisser parler sa fille. Elle était trop petite ! C'était une enfant très difficile. Elle pleurnichait tout le temps et faisait beaucoup de colères.

— Au point de se cogner la tête contre les murs, complète Charles-Henry Seghers.

Marie cesse de remuer et baisse la tête. Elle voudrait disparaître, quitter cette pièce et ne plus jamais voir ce médecin tant elle a honte.

— Et bébé ? Pleurait-elle beaucoup ?

— Non, elle était très calme, intervient Louis, du haut de ses treize ans.

Sa voix, caverneuse, en pleine mue, a retenti dans la pièce, provoquant un malaise manifeste chez ses parents. Les mines sont graves, les corps tendus, les regards inquiets.

— Quoi, j’ai dit quelque chose de mal ?

— N... non, Louis. Mais laisse-nous parler. On se rappelle mieux que toi comment était ta sœur lorsqu’elle était bébé.

— Je me souviens d’elle avant l’accident ! Elle ne pleurait presque jamais et elle souriait tout le temps.

— Quel accident ? rebondit le psychiatre.

L’agacement des parents, déjà latent, devient manifeste. Les mâchoires de Charles-Henry se crispent tandis qu’il expire trop fort par le nez. Élisabeth fronce les sourcils et jette un regard noir à ses enfants.

— Rien qui nous intéresse ici, finit par bredouiller le père. Elle s’en est sortie, Dieu soit loué !

— Quel type d’accident ? C’est peut-être important. Un choc sur la tête ou le coup du lapin peut provoquer des migraines chroniques.

Marie sourit. Enfin un médecin qui prend ses maux de tête au sérieux. Elle n’a plus envie de disparaître, mais, au contraire, d’occuper la place qui lui revient et de s’exprimer sans l’approbation de ses parents. De passer outre cette interdiction formelle de parler de cet accident honteux qui pourrait nuire à la jolie réputation de son frère. Louis est parfait et doit le rester.

— Nous préférons oublier... Elle ne s’est cognée à rien, c’est le principal.

— Louis m’a jetée dans la piscine quand j’avais deux ans. C’est lui qui me l’a raconté.